

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 50

Artikel: Les cheveux du guérisseur
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194623>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mande un devis à l'architecte de Versailles. Le devis de l'architecte est envoyé au ministre, qui le renvoie aux bâtiments civils, qui le renvoient aux bureaux compétents. Le dit bureau décide alors qu'on enverra un inspecteur à Versailles. L'inspecteur inspecte, fait un rapport favorable, lequel rapport recommence sa marche ascendante et descendante le long des bureaux des deux ministères, jusqu'à ce qu'il arrive enfin au directeur du musée de Versailles. Et pendant ce temps-là, ajoute Camille Pelletan, la pluie tombait toujours sur les héros de la Révolution et de l'Empire !

Qui osera dire, après cela, qu'on ne va pas vite en besogne, dans notre bonne ville de Lausanne ?

Une question.

Messieurs les lecteurs du *Conteur Vaudois*, permettez-moi de vous adresser une question à laquelle, je l'espère, vous répondrez avec franchise.

Pourquoi votre visage respire-t-il toujours le contentement lorsque vous êtes avec vos amis au cercle, au café ou ailleurs, et fait-il invariablement la grimace lorsque vous passez quelques instants à la maison ?

Vous allez dire, sans doute, que je suis bien indiscret et que vos affaires ne me regardent nullement ; eh bien ! c'est précisément pour cela que j'insiste, car j'aime beaucoup deviner les secrets des gens.

Que pouvez-vous bien avoir, maris aux regards annonçant l'orage ? Sans doute que vos femmes ont commis quelque délit qui mérite condamnation. Si c'est cela, ouvrez vos augustes bouches et prononcez la sentence des coupables ; mais laissez de côté ces airs de pachas offensés qui vous rendent si ridicules. Et plus que cela ; votre mécontentement renfermé vous fait paraître vieux et laids. Vos femmes n'auraient pas le sens commun si elles vous aimaient encore la moindre des choses avec la physiognomie que vous possédez.

Comme vos femmes ont au contraire beaucoup de bon sens, elles pensent tout bas bien des choses que vous ignorez. « Oh ! quelles figures, se disent-elles ! Peut-on changer aussi affreusement ? » Et elles se moquent de leurs désagréables maris ; elles les comparent à ce qu'ils étaient lorsqu'ils leur gazouillaient de gracieux discours. Elles repassent dans leur mémoire les vers que vous leur adressiez pendant vos courtes absences :

Les muguets viennent de fleurir,
J'accours près de toi, car je t'aime ;
Tout nous engage à nous chérir,
Le printemps chante son poème !

Et vos femmes rient de bon cœur en pensant aux vers que vous leur adresseriez si vous étiez obligés de le faire maintenant ! Nous serions bien curieuses de les lire ! Il n'y serait sans doute pas question de muguets, pas plus que de roses et de *ne m'oubliez pas* ; l'on n'y trouverait que des mots rimant avec ennui, tracas, soucis, colère.

Pourtant il me semble que vos femmes sont encore bien gentilles, ce qui n'empêche pas que leur règne est fini et qu'au lieu de leur apprendre quand les muguets fleurissent, vos voix ne leur font plus entendre que de désagréables grognements. Ce qu'il y a de plus vexant pour elles c'est qu'elles entendent souvent vanter votre amabilité et votre gentillesse lorsque vous êtes loin de leurs regards.

Voyons, messieurs, la main sur la conscience, dites ce qui en est à une vieille fille heureuse de n'avoir pas pu trouver un mari.

Pourquoi votre visage ressemble-t-il à un rayon de soleil lorsque vous êtes avec vos amis et à un vilain brouillard lorsque vous vous trouvez dans votre ménage ?

ALICE.

Lo fornet dè la municipalità.

La commouna dè Rebatta-seillon avà fè bâti onna maison d'écoula tota nàva ; et coumeint cllia bâtisse étai bin dzoulietta, que cein fasai onna galéza carràie, la municipalità, que dévessai s'asseimblia dein on carcagnou dè la pinta dè coumon, decidà dè remouà et dè s'allà teni à plian pi dè la maison d'écoula iò y'avai on galé petit paillo que n'iaivai pas fauta dè bailli à régent.

Quand lè maitrès eurent fini et que tot fut prêt, lè municipaux s'asseimbliont on deqando né po débagadzi et portont la trabilia, lè chaulès, lè boufets, l'armana et totès lè z'archives, sein à oblià lo potet, lo gryon et la pliouma à greffier, que cein fut bintout dein la novalla tsambra.

Lo leindémein, qu'étai onna demeindze, tandi que Janòt, lo cherpentier, calavè lè boufets et pliantavè dâi clliou po cauquies pancartès que faillai accrotsi lo long dâi mourets, lè municipaux qu'etiont quie desiront :

— Tè ràodzai ! on chài va bin ètrè !

— Et lo fornet, se dit lo greffier ?

— L'est pardieu veré, fâ lo syndiquo, lài a onco lo fornet que foudrai prâo allà queri, mà iò lo vâo-t-on mettrè ?

Mâ fâi c'étai lo ique dè l'affèrè, kâ la tsambra étai petita et n'iaivai rein mé dè pliaice. L'eurent bio vouâiti, remoâ la trabilia, lè chaulès, n'iaivai pas moian dè lo pliâci.

— Et portant, fâ lo syndiquo, coute qui coute, lo faut. On s'ein pâo bin passâ tandi lo tsautain et mémameint à sailli-

frou et ein àton ; mà tandi l'hivai, quand fâ dâi cramenès que lo dzalin tiè lè coitrons et que la goletta dâo borné est dzalâie à tsavon, on ne chài porrâ pas teni et se faut grebolâ dein son broustou et sè socliâ lè mans po sè retsôdâ, cein ne pâo pas allâ.

L'eurent bio se crosâ la cervalla po trovâ onna pliaice à cè tsancro dè fornet, n'iu pas moian.

— Sédè-vo, fâ lo sergent ?

— Et quiet ?

— S'on lo mettâi que dévant et qu'on fassè passâ lo tuyau pè la tsambra ; lo tsaud serâ bin d'obedzi dè s'einfatâ de-dein et chài vâo fèrè adrâi bon. Et pi y'a prâo pliaice pè vai lo pliafond po lo tuyau.

— Lo sergent a réson, firont lè z'autro, et on decidâ dè mettrè lo fornet pè der-râi, découtè la tètse dè bou, et dè fèrè on perte ào mouret po lài passâ lo tuyau.

Et l'est cein que l'ont fé.

Ora, on ne sâ pas se contrè Tsalanda, sont d'obedzi dè sè mettrè ein mandze dein lào tenâbliès.

Les cheveux du guérisseur.

Le cheveu jouait un grand rôle dans les pratiques de sorcellerie du Moyen-Age. Il est encore très utile aux somnambules extralucides, aux voyants, aux devins, en un mot à tous ceux qui ont pour métier de distinguer ce que le commun des mortels ne saurait apercevoir.

« Donnez-moi un cheveu de la personne sur laquelle vous désirez obtenir des renseignements, et je vous dirai ce que vous avez intérêt à connaître. »

« Vous voulez savoir si une telle vous aime ; pour que je puisse vous répondre, il est nécessaire que j'aie au moins un cheveu de cette belle. »

Voilà deux phrases que les voyantes répètent souvent à leurs clients.

Mais, bien qu'un aliéniste célèbre, Pinel, ait autrefois traité des concordances de la couleur des cheveux avec le caractère du sujet, on n'avait pas encore vu le cheveu servir au diagnostic des maladies et à leur guérison.

Or, si nous en croyons le *Courrier de Hanovre*, il y aurait dans le village de Radbruch, près de Vinsen, un extraordinaire guérisseur qui doit au cheveu sa réputation, sa science et son pouvoir.

C'est un pâtre qui établit ses diagnostics des maladies sur l'observation des cheveux des patients.

Vous êtes indisposé ; vous souffrez ; quel que soit votre mal, son siège, sa nature, vous n'avez plus besoin de vous inquiéter. Inutile d'aller chez un médecin qui, lui, pourrait se tromper. Pour peu que vous soyez Hanovrien, pour peu que vous n'habitiez pas trop loin de Radbruch, vous n'avez qu'à vous présenter devant le célèbre pâtre.

Il ne vous demandera point d'explications. Il ne vous posera point de fatigantes questions, il ne sera point indiscret, curieux comme les docteurs ordinaires, qui, pour établir un diagnostic, ont besoin de voir, de toucher, de palper, d'ausculter, d'analyser, d'interroger...

Il se contentera de regarder votre chevelure. Et cela lui suffira. Immédiatement il saura quelle est votre maladie et vous indiquera le remède qui, infailliblement, vous guérira.

Et ces merveilles ne sont point contées comme une plaisanterie par notre confrère d'outre-Rhin. Toute la population du Hanovre croit à la science miraculeuse du pâtre guérisseur par les cheveux. Sa rustique demeure est devenue le but de véritables et nombreux pèlerinages.

Heureux Hanovriens! Et les chauves du pays? Eux seuls doivent trouver ironique la puissance miraculeuse de leur compatriote.

(Petit Parisien.)

Origine de la marine japonaise.

En 1597, les Hollandais armèrent une petite flotte pour explorer l'Extrême-Orient. Ils avaient pour premier pilote un Anglais nommé Adams.

Des cinq vaisseaux partis du port hollandais, un seul arriva au Japon. Ce fut celui où se trouvait Adams. L'équipage fut fait prisonnier; mais, en 1600, le Mikado, reconnaissant dans cet homme une intelligence supérieure, l'admit à sa cour.

Adams devint un personnage; il enseigna aux Japonais l'art de construire des vaisseaux sur le modèle européen, et se rendit tellement utile qu'on ne lui permit pas de retourner dans son pays.

Quoiqu'il fût déjà marié en Angleterre, il épousa une Japonaise, et, en mourant, il partagea la grosse fortune qu'il avait faite entre ses deux épouses.

Ce modèle des maris fut donc le vrai fondateur de la marine japonaise, qui fait tant parler d'elle depuis quelque mois.

Le templephone. — La ville de Birmingham vient d'inaugurer le templephone. Elle a fait établir, dans un des temples de la ville, à proximité de la chaire, un récepteur téléphonique semblable à ceux que l'on voit dans les théâtres.

Cette innovation, que l'évêque a approuvée, permettra aux fidèles qui ne peuvent se rendre au temple, pour raison de santé, de prendre part aux offices et d'entendre le sermon de chez eux, moyennant un abonnement spécial.

Pandore et brigadier.

Du *Figaro*, cette amusante anecdote : « Deux gendarmes, un beau dimanche, chevauchaient sur une terre princière où il y avait grande battue et nombreux invités de choix. Ils s'arrêtèrent à un bout de la ligne des tireurs, complétant agréablement le tableau et comptant qu'on ne les laisserait pas s'en aller sans leur remettre, comme c'est l'usage, les éléments d'un délicieux salmis.

A quarante pas des deux gendarmes, il y avait un très riche financier, mais beaucoup plus millionnaire qu'adroit tireur. Une compagnie passe : le riche financier met son fusil à l'épaule et tire un premier coup. Pas un perdreau ne tombe, mais un gendarme est atteint dans la partie mal protégée par les basques de sa tunique.

Un second coup prend à peu près la même direction. Cette fois encore, pas un perdreau n'est touché, c'est le second gendarme qui est frappé au même endroit que son camarade.

Le riche financier, qui a remarqué le coup, appelle un garde :

— Allez dire aux gendarmes qu'il y a un louis par grain de plomb.

A cette bonne nouvelle, les représentants de l'autorité vont à l'écart pour constater le résultat du tir. Et l'on entend la voix grave du brigadier qui fait cette remarque sévère à son subordonné :

— C'est tout de même raide que vous ayez reçu plus de grains que moi !

La *Famille*, de Paris, publie un intéressant article signé J. P., duquel nous détachons ce ravissant tableau de Constantinople :

La pointe que baigne le Bosphore forme un paysage peut-être unique au monde. Même la baie d'azur, où Naples trempe ses pieds, n'est pas comparable à l'immense coupe de saphir et d'émeraude, où se joue une mer éblouissante, sous un ciel bleu et rose, qui donne à Constantinople l'aspect enchanteur d'une cité des *Mille et une Nuits*. On y trouve, plus que partout ailleurs, le caractère dominant du peuple qui l'habite et de l'art qui est le sien. Les Turcs ont gardé de la vie primitive des pasteurs, qui longtemps fut leur vie, le goût instinctif des larges horizons, l'amour de la nature, des bois ombreux, des eaux vives, des fleurs éclatantes. Avec une intelligence très sûre, ils choisissent les plus beaux sites pour y bâtir leurs demeures et forcent l'art à seconder l'œuvre de la nature, sans lui permettre jamais de la déformer.

Rien ne peut rendre l'aspect de Constantinople vu du large. La ville grimpe en amphithéâtre sur sept collines merveilleuses, couvertes de bouquets de cyprès, de noyers et d'acacias. Les maisons bariolées de rouge, de brun, de gris, de bleu, les dômes des palais innombrables, les minarets de cent mosquées offrent un coup d'œil pittoresque. Mais le soleil de cette perle d'Orient, que les Turcs appellent Stamboul, est un magicien. Il faudrait, pour conserver l'illusion qu'il crée, ne pas franchir la porte de la ville, car, dès les premiers pas, le regret étirent l'âme. Le paradis se transforme en cloaque; les rues se contournent en zigzags bizarres, et, pour peu qu'on oublie de regarder le pavé, le pied s'enfoncé dans des trous remplis d'une vase nauséabonde. Les maisons, dont les couleurs gaies rient sous le soleil, sont bâties en bois et en torchis; les intérieurs sont pauvres, les boutiques sans portes ni fenêtres, fermées, le soir, de simples planches. Il est vrai qu'en cet

heureux pays, la défiance est inconnue; la simplicité et la loyauté président aux relations sociales, et la parole d'un Turc vaut tous les actes notariés du monde. Dans les grands bazars, pleins d'incalculables richesses, on se garde néanmoins des filous, mais ces filous ne sont pas des Turcs.

La preuve du souvenir vivace que ce peuple garde de la vie pastorale se retrouve dans les constructions qui ont la forme des habitations nomades. Les kiosques de plaisance sont arrondis; le sérail, lui-même, c'est-à-dire le palais par excellence, d'après l'étymologie orientale du mot *sérail*, est composé de tentes de bois doré, percées à jour et fermées de légers treillis.

L'ornementation en est plus que simple; l'art des constructeurs s'est borné à ménager des points de vue magnifiques aux sultans. On confond souvent le sérail et le harem. Ce dernier mot signifie *sacré*. C'est la demeure des épouses du souverain et nul n'en franchit le seuil. Celles qui l'habitent ont pour distraction unique la parure, la contemplation des vaisseaux qui, gracieusement, évoluent dans le port, et des barques si pittoresques de formes, qui filent comme des hirondelles au fil de l'eau. Les caïques, les prames, les mahonnes, les argosils emportent une foule parée et joyeuse aux îles ou bien à la promenade des Eaux-Douces d'Europe, où des groupes de femmes voilées avec soin fument sous les frênes le narguillé, en dégustant des sorbets et en mangeant des fruits.

Le point habité le plus froid du globe.

Voici l'hiver et chacun va s'accorder à déclarer qu'il fait un froid intolérable. Le mieux est, pour prendre patience, de songer qu'il y a, quelque part, des êtres humains qui ont à supporter de bien autres froidures. Sans aller jusqu'au pôle Nord, les frileux peuvent se transporter, en imagination, dans l'aimable localité — habitée, nous le spécifions — de Werchojansk, en Sibérie orientale.

Cette localité, vraiment sibérienne, est située sur les cartes, à 67° 34' de latitude nord et de 133° 51' de longitude est de Greenwich; son altitude est de 107 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le savant professeur Wild, de Saint-Pétersbourg, a eu le dévouement d'y observer et d'y noter la température pendant une année entière. Voici les moyennes qu'il a obtenues :

Janvier	— 53,1
Février	— 46,3
Mars	— 44,7
Avril	— 15,8
Mai	— 0,1
Juin	+ 9,6
Juillet	+ 13,8
Août	+ 6,4
Septembre	— 1,6
Octobre	— 20,2
Novembre	— 40,1
Décembre	— 49,2

Moyenne de toute l'année, 19° 3 au-dessous de zéro.

On ne peut se demander sans une